le reflet de la vie moderne périodique mensuel n° 22 prix : 12 F

EURO CINEMA

1940 1944

FEMMES PRISONNIÈRES
VIOLENCE ET SADISME
DANS LES CAMPS NAZIS

BORSALINO and CO

FLASHESCINÉMA

ERRATUM
Une erreur d'information nous a fait croire que la photo de la couverture EURO-CINEMA n. 21 representée Marie-Cristine Carliez. Nous nous excusons aupres de cette charmante comédienne et de nos lecteurs. Nous ne manquerons pas de vous là presenter dans un prochain numéro.

Yves Montand citait (précisément) l'autre jour ce que lui disait Anthony Quinn : « Un acteur vaut, bien souvent, ce que vaut le réalisateur. S'il est mené par un jockey, le voilà capable de prouesses. Si non, même s'il a une véritable valeur personnelle, il peut très bien piquer du nez ? »

Roger Vadim, dans sa Jeune fille assassinée, qui contient *des séquences à ne pas se voiler la face, a demandé à son grand ami Alexandre Astruc de jouer un rôle auprès de lui, puisqu'il en est aussi le principal acteur masculin. On n'est jamais si bien servi...*

Lino Ventura, jugé formidable par William Friedkin dans « Le Silencieux », attend de tourner le prochain film de ce dernier. Il se déroulera en Amérique du Sud, sera mouvementé, et d'une action super-virile, telle que les aime Ventura, qui s'y verra — pro-

Lilli Palmer reparaît à l'écran dans « Charlotte à Weimar », d'après Thomas Mann. L'infatigable Lilli, toujours sur la brèche, avait pris un temps d'arrêt pour écrire ses mémoires, qui sont copieux et ont un grand succès en Allemagne : « Dicke Lilli, gutes Kind ».

Katharine Hepburn, *sur laquelle paraît « Tracy et Hepburn », une biographie d'elle et de Spencer Tracy, son vieux compagnon, déclarait à un speaker new-yorkais, qui lui disait : « Après tant de rôles, vous devez être blasée ! ».*
— Blasée ? Voilà un mot qui n'existe pas pour une actrice. Est-on blasée de la tasse de café que l'on prend chaque matin, ou des steaks saignants parce qu'on en a mangé toute sa vie ? Pour moi, jouer, c'est chaque fois perdre une virginité ! C'est pourquoi d'ailleurs, à l'encontre de Garbo, je n'ai jamais pu cesser de le faire...

Michèle Morgan, espérons-le, tournera prochainement « Les Ames fortes » de Jean Delannoy d'après Giono, où elle doit avoir un personnage saisissant. « On me demande pourquoi je ne parais plus sur les écrans, dit-elle. C'est simple. On ne me propose que des choses impossibles. Des films sexys, ou des personnages de lesbienne. Alors, en attendant quelque chose de valable, je me voue à la peinture. » Morgan vient de faire, place des Vosges, une exposition de ses « collages » très appréciée. Un grand nombre d'entre eux a été vendu, éclatants de ces pures couleurs qu'aime Michèle.

Udo Kier, *le suisissant nouveau Frankenstein, s'installe en France pour quelques mois. Le jeune acteur, qui commença par se faire connaître en Allemagne, son pays d'origine, par la télévision et 17 films, est le héros de la fameuse « Histoire d'O », à l'auteur-mystère, réalisé par Just Jaeckin (« Emmanuelle »). Udo Kier, dans ce film, fera preuve de toutes les audaces, comme dans le « Dracula » qu'il a interprété en Italie après « Chair pour Frankenstein ». Un film sexy, tourné avec Anna Fonsou en Grèce, l'a rompu au cinérotique.*

Louis de Funès, « Le Crocodile » du nouveau Gérard Oury a une difficulté. « Il m'est possible à la limite, dit-il, d'imiter physiquement ce reptile. Mais comment imiter sa voix — supposée ? ». Faisons confiance à Rabbi Jacob pour cela !

Charlotte Rampling *continue de tenir l'affiche internationale. Visconti, qui la révéla avec « Les Maudits », fait de nouveau d'elle la partenaire d'Helmut Berger (qui semble bien être devenu son interprète fétiche) dans son film en préparation : « La Montagne magique », de Thomas Mann, le classique moderne allemand qui l'inspira pour « La Mort à Venise », et que les cinéastes mettent de plus en plus à contribution. Charlotte, de plus, est pressentie pour « Jack Pot », de Terence Young.*

Valentina Cortese prouve, avec **Alida Valli, Edwige Feuillère, Ginette Leclerc, Renée Saint-Cyr** et quelques autres, qu'elles garde son impact des années 50 et en-deçà. Valentine a été engagée pour « Lune noire », le nouveau **Louis Malle.** Alida rencontre **Bernard Blier** et **Jacques Dufilho** sur le plateau de : « Ce cher Victor », de **Robin Davis.** Ginette, toujours vamp patentée, achève « En grandes Pompes », d'**André Teisseire,** avec **Roger Pierre** et **Jean-Marc Thibault.** Quant à la doyenne, **Mary Marquet,** comblée par le succès de ses Mémoires, elle prouve qu'elle est « toujours prête ! » dans « Le Malin Plaisir », de **Toublanc-Michel,** auprès de ce trio de séductrices : **Anny Duperey, Claude Jade** et **Nicoletta Machiavelli.**

Marina Vlady *semblait avoir pris bien trop tôt une demi-retraite. « Mais c'est qu'on ne me proposait que des pannes ! » assure-t-elle. Voici la belle Marina comblée : Bertrand Tavernier vient de la diriger, en costume d'époque, dans « La grande Dame du Royaume », auprès de ce trio d'as : Noiret-Rochefort-Murielle.*

Charlie Chaplin, *85 ans, remet ça : on annonce qu'il va réaliser « The Freak », afin que sa fille cadette de 23 ans, Victoria, fasse de vrais débuts à l'écran, après Géraldine et Joséphine. Victoria sera un séraphin en mini-jupe qui, dans l'espace, séduira un astronaute.*

EURO-CINÉMA N° 22 - déc. 1974 (spécial 96 pages) - Prix : 12 F - **Éditions et Publications du Sénart,** administration et siège social : 13, av. de la République, 91000 ÉVRY - S.A.R.L. au cap. de 20 000 F - R.C. Corbeil 27 B 247 - Directeur responsable et rédacteur en chef : **Georges HÉMERET** - Secrétaires de rédaction : Henri Rode, Janine Freydefont - Imprimé en Italie par Rotocalco Caprotti - Photocomposition : R.P.P. Le Plessis-Trévise - Dépôt légal n° 38130 - com. Par. n° 53061 - C.C.P. Paris 8.218-61. Correspondant : Bartolo Miani - V. le Regina Giovanna, Milan - Distribution en Italie : Messaggerie Internazionali, Milan - A.M.P. Bruxelles - Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus. La reproduction de textes pour tous pays doit faire l'objet d'un accord préalable. La publication et la rédaction ne sont pas responsables des textes, illustrations, dessins et photos qui engagent la seule responsabilité de leurs auteurs.

par Janine Freydefont

Qui croirait, à voir Rayna Potok – qui mérite vraiment le qualificatif trop galvaudé de « sculpturale » – ainsi détendue sur cette plage espagnole, où elle boit le soleil de toute sa beauté, qu'elle est l'une des plus ardentes et cruelles amazones du film de Terence Young, précisément intitulé « Les Amazones ». Rayna, qui nous vient d'Europe centrale, a le dynamisme et l'impact physique de cette contrée. Rien de la nymphette, ni de la minette ! Nous l'applaudirons aussi dans « Le Guêpier », film qu'elle vient de tourner sur les côtes d'Espagne.

Etranges pratiques

Il arrive que l'amour physique ressemble à une bourrasque, à un cyclone. Alors, les partenaires semblent participer de la furie des éléments. Dans le film allemand « Mache alles Mit », rien de tout cela. Les deux protagonistes, Frida Wolf et Gare Bull, se livrent à leur passion comme à un rite. Rite qui rappelle certains jeux grecs millénaires, que l'on pratiquait, avec ou sans tunique, dans l'île de Lesbos. Mais, ici, c'est un salon de Munich qui est le cadre sophistiqué où se déroulent certaines scènes d'intimité dont le tact égale l'audace.

LES INDÉCENTES

Elles ont choisi de vivre librement... Elles sont sans cesse avides d'extases nouvelles, en se montrant, toutes, plus provocantes les unes que les autres.
Ce qu'elles veulent, elles l'obtiennent par tous les moyens. Même la pure jeune fille de province se voit propulsée, sur un rythme fou, dans la vie sensuelle de la grande ville. A son tour, elle est prise dans la ronde sans frein où l'entraînent sa sœur, les amants de celle-ci et bientôt les siens, au cours de scènes d'une fantaisie débridée et d'une audacieuse imagination.
Christina Lindberg, Ingrid Steeger, Achim Neumann, Evelyn Raess, Rose Mayr, Elisabeth Volkmann mènent, avec brio, la très joyeuse sarabande...

Les Indécentes

CHRISTINA LINDBERG :

« EN SUÈDE, L'indécence, ce n'est pas du tout ce que vous croyez !... »

L'humoriste danois Karl Olesen définit ainsi l'indécence : « Elle rejoint souvent la question de l'âge. On peut, par manque de tenue, être indécent à partir de trente-cinq ans... Mais je dois dire qu'avant ce stage de l'existence, j'ai peu vu de corps nus l'être vraiment. » Nous laissons à nos lecteurs le soin d'apprécier. Au fond, Karl Olesen veut dire qu'est indécent tout ce qui n'est pas trop joli à voir, dans le domaine du physique.

Quant aux « Indécentes » du film de Walter Boos, elles le sont peut-être par leur aisance à se livrer à ces plaisirs qu'on *nomme, à la légère, physique,* comme l'a dit la romancière Colette, mais non dans leur beauté. Car le scénario, fertile en rebondissements, est plein de filles plus qu'appétissantes. Elles y mènent la plus hardie des farandoles.
Christina Lindberg, qui est l'une de ces délurées, l'a déclaré nettement :

Les Indécentes

— Ce qui fut indécent à l'époque des diligences fait sourire de nos jours. Songez : il suffisait qu'un monsieur aperçoive un bout de cheville, sous l'ourlet de la jupe, pour béer d'admiration ou de désir. C'était d'autant plus ridicule que la jambe, dans ce cas, n'était qu'une merveille *supposée*. Le quidam pouvait rêver sur un membre tors ou difforme, sans le savoir. Aujourd'hui, je serais plutôt portée à croire que l'indécence, c'est un excès de pudeur ridicule. Il existe encore de ces femmes, pourtant bien faites, qui voilent leur proitrine d'un journal avant d'entrer dans la mer. Ce spectacle absurde, je l'ai noté de mes propres yeux sur des plages reculées de Sicile ou d'Italie du Sud.

Comme Christina Lindberg, dont la beauté crève l'écran, est une Suédoise bon teint, nous lui avons demandé où, désormais, se situe l'indécence dans l'esprit de ses compatriotes — et plus particulièrement de la jeunesse de son pays.

— C'est très simple ! s'est-elle écriée. Etre indécent, — C'est très simple ! s'est-elle écriée. Est indécent chez nous, tout ce qui relève du tartuffisme. Des propos mal intentionnés sur la conduite d'autrui sont indécents. Le besoin de bâfrer à table l'est aussi. Etre indécent pour les Suédois, c'est reprocher à autrui ce que l'on aimerait bien faire soi-même. Etre indécent, c'est encore se goberger dans un vie ultra-luxueuse quand votre voisin meurt de faim. Etre indécent, c'est plus encore imposer son désir, coûte que coûte, à un ou à une partenaire qui ne veut pas de ça. Mais il arrive aussi, pour la conscience nordique, qu'être indécent consiste à se refuser à qui souhaite passionnément le don de votre personne. Vous voyez que nous marions l'*indécence* à beaucoup de sauces...

Décidément, Christina parle d'or.

Un spectacle très édifiant...

Dans Dans « Les Indécentes », nous voyons une jeune provinciale dûbarquer chez sa sœur, installée dans la capitale, et la trouver en train de faire l'amour avec un petit ami. Croyez-vous qu'elle va interrompre son amoureuse performance ? Point. Elle a plutôt l'air de dire à la naïve : « Imite-moi ». Reconnaissons pourtant qu'avant d'en venir... à l'acte, la petite provinciale tiendra un petit bout de temps la dragée haute à ceux que son apparence enflamme. Entre temps, nous aurons vu « Les Indécentes » se montrer beaucoup moins farouches. C'est à celle qui fera la plus précise démonstration de ses talents. Nous assistons même à ceci : la chute d'un lit, par trop malmené, dans la cour de l'immeuble — ce qui n'empêche point les fantaisies des amants qui s'y trouvent de se poursuivre, — et tambour battant ! Ils n'ont même pas conscience de leur chute.

« Les Indécentes », qui content quelques cas typiques, sont des filles tout à fait « inn ». Elles manquent nettement de gravité et de problèmes, étant donné les difficultés de notre époque. Mais Karl Olesen, interrogé à se sujet à propos du film, a déclaré :

— Qu'on ne blâme pas certaine vedettes de films érotiques d'une apparente légèreté ou inconscience. En réalité, ces filles ont une mission : distraire le public. Lui faire croire, durant une heure, que la vie est beaucoup plus agréable que ne l'ont faite les objectifs de la société actuelle. Ces jolies personnes sont des donneuses de rêves, et elles bercent dans leurs bras toute une humanité frustrée. Et si tel individu, le soir, honore fort agréablement sa femme, se doute-t-elle que c'est bien souvent, parce qu'il a admiré l'après-midi une Christina Lindberg ou une Ingrid Steeger ? Ainsi, pour lui — et même pour elle ! — le rêve s'est matérialisé. L'indécence, vue sous cet aspect, devient un bienfait pour l'humanité.

Les arguments de Karl Olesen sont assez convaincants, reconnaissons-le. Quant au film, il n'a qu'une prétention : nous faire voir l'existence en rose, et les « Indécentes » s'y emploient, tous charmes dehors, très activement.

On a demandé à Karl Olesen :

— Mais ne croyez-vous pas que cet érotisme des films soit, en fait, une invention, une imagination, un rêve enfin de cinéaste ?

Il y a de ça, évidemment, a répondu Olesen. L'érotisme de certains films est une transposition... sublimée. Rien ne se passe tout à fait comme cela dans la vie, — puisque, dans l'existence réelle, nous sommes encombrés de handicaps, de complexes, de difficultés de tout ordre. A l'écran, tout s'idéalise. Mais il y a, dans « Les Indécentes », quelque chose qui représente une grande nostalgie pour l'humanité : la joie physique à l'état pur...

— Vous pensez donc que le nouveau cinéma, celui où le sexe ose dire son nom, a créé une sorte de « convention érotique » ?

— Bien entendu. Ce qui, dans la vie, se déroule sur un rythme beaucoup moins haletant devient, à l'écran, une sorte de condensé idéal, destiné à satisfaire un certain public.

— Alors, le spectateur ne peut jamais avoir l'espoir que cinéma et réalité se rejoignent un jour, harmonieusement, pour le combler ? Que sa vie imite le cinéma, comme le cinéma imite sa vie supposée ?

— Mais si, il ne faut pas généraliser ! Certains hommes sont faits pour connaître toutes les plénitudes. Ce sont les heureux de ce monde. Il est d'ailleurs possible que, ceux-là, n'aient nullement besoin de voir des films érotiques pour se dorer la pilule quotidienne.

— Alors, le septième art, tout en mentant, n'est quand même pas tout à fait un menteur ?

— Vous savez, qu'il s'agisse de peinture, de roman, de cinéma, la base est toujours, à la fois, la réalité et le mensonge. De toute façon, le fait d'admirer de belles personnes au cinéma ne peut, à mon avis, faire de mal à personne. Pour la violence à outrance, c'est évidemment autre chose.

Tout comme Christina Lindberg, l'humoriste Olesen parle d'or.

RICHARD ELLMAN PRESENTS

PANORAMA BLUE

Ce film est décidément fou, fou, fou. Et il n'est pas du tout comme les autres. Pourquoi ? Parce que « Panorama Blue », tout en ne manquant point d'érotisme, se présente comme un spectacle aussi choc que délirant. Nous sommes entraînés à travers des attractions stupéfiantes.

Nous entrons dans les lieux les plus imprévus ; des escouades de filles en fleur bondissent dans des bolides aériens, dans des voitures de course, et, nues, se livrent à mille acrobaties et facéties, sous le signe de la ville qui, quoi qu'on dise, reste l'une des plus stupéfiantes du monde : Hollywood ! Dans « Panorama Bleu », nous voyons aussi un couple faire l'amour au milieu d'un orchestre des plus sélects, des « parties » de la plus folle liberté ; nous visitons le « Centerfold Girl », et nous apprenons l'amour sur un « roller coaster ».

Que demander de plus, avec, pour le panache, un formidable son stéréo ? « Panorama Blue », qu'a signé Alan Roberts, renouvelle le style show à l'écran, tant les séquences, filmées en 70 mm, en sont percutantes. Tout y est d'ailleurs sous le signe de la beauté, car les « naked », « play boys » et « play girls » y abondent. C'est de la sensualité-explosion, menée à 400 à l'heure, sur une musique originale de Steve Michaels, et, notons-le, avec d'excellents acteurs, qui n'ont pas froid aux yeux. Tout, dans « Panorama Blue » est à la fois frisson et amour, cascade et sensualité. Voilà, peut-être, qui va changer les conceptions courantes de l'érotique à l'écran. Ici, il devient du super-sport.

(ADOLESCENCE PERVERTIE de José Bénazéraf)
(FEMI BÉNUSSI UNE EMMA BOVARY DE NOTRE SIÉCLE)

Au début du film, nous voyons Femi Bénussi, une fraîche et vive jeune femme, prendre le train, à Rome, pour Pérouse. Dans le compartiment, elle sent bien qu'elle intéresse vivement les voyageurs qui l'entourent : un industriel fatigué, un jeune militaire, une femme à l'âge inquiet de la ménopause, un gourmand qui se gave d'un énorme sandwich. Mais Femi a d'autres soucis : professeur de lettres, elle a pris ce train pour rejoindre son poste. De plus, elle a quitté un amant qui, militant d'extrême gauche, n'a pas su la combler. Et pourtant, les idées du jeune professeur sont très émancipatrices. Elle lit les philosophes évolutionnistes, elle flirte avec le marxisme. Elle rêve, en somme, de vivre loin de tout préjugé, de toute routine. Mais le pourra-t-elle ?

CECI EST L'HISTOIRE D'UNE « EMMA BOVARY » DE NOTRE SIÈCLE

Une jeune professeur de lettres quitte Rome à la suite d'une déception sentimentale, et va enseigner à PEROUSE, capitale de L'OMBRIE

Dans cet admirable pays étrusque, essence de la civilisation romaine.

C'est une belle romaine de 30 ans, aux formes pleines, aux yeux clairs

Belle, jusqu'à la provocation mais avec une sorte de refus dans son attitude, peut-être pour compenser l'excès même de sa beauté

A PEROUSE, elle va éprouver une passion folle, démesurée, pour un adolescent de 16 ans, beau comme un DONATELLO.

Cette passion, hors de toute mesure, va la conduire à toutes sortes d'excès, à une explosion sexuelle prodigieuse et démente.

Habitée par toutes sortes de frustrations, aggravée encore par son échec sentimental, elle va se livrer à une action politico-syndicale compensatoire mais qui ne la délivrera pas de ses fantasmes.

J. BENAZERAF

— A Pérouse, raconte Fem Benussi, la jeune femme se trouve mêlée à une jeunesse contestataire, qui veut changer quelque chose à la vieille Italie et, par exemple, manifester avec les communistes léninistes, si cela lui chante. Elle approuve, mais, au fond, ne reste-t-elle pas bourgeoise, dans ses désirs profonds — son besoin d'amour par exemple ? Un soir, elle donne une soirée de « musique classique » chez elle. Mais là, son attention est sans cesse attirée par un adolescent de seize ans, beau comme un Donatello. Malgré elle, plus tard, elle l'imagine offrant sa virilité. Pour l'insatisfaite, sur le plan sexuel comme sur le plan cérébral, ce garçon va vite devenir une obsession. Il lui est prétexte, de plus en plus, à des rêveries...

Où l'érotisme du réalisateur se déchaîne ?

— Oui. Abondamment. Mais sans qu'il perd de vue le drame que vit la jeune femme — ni le tableau de ces étudiants de Pérouse, en train de passer de l'état de majorité silencieuse à celui de la parole et qui veulent prendre part à un *manifesto*, où l'un d'eux sera tué. Quant à l'héroïne que je campe, elle est de plus en plus déchirée entre son besoin d'amour pour le Donatello vivant et son goût de la certitude, d'une communication franche avec les êtres. Elle va voir, au cours d'une escapade à Paris avec une amie, un meeting à la Mutualité, où parle Séguy ; et comme pour oublier l'adolescent, elle se livre à quelques jeux avec une amie, comme elle professeur à l'Université de Pérouse. Elle souffrira terriblement quand ladite amie (Malisa Longo) lui apprend qu'elle s'est donnée avec fureur et joie à celui qu'elle aime, et que son jeune âge rend sacré à ses yeux.

- Mais l'adolescent, lui, que pense-t-il de cet amour qui se donne et se refuse à la fois ?

— Il deviendra l'amant de la jeune « prof ». Mais, alors, un autre problème va se présenter à elle, même si elle peut satisfaire l'envie profonde qu'elle a de lui ..

ADOLESCENCE PERVERTIE

LA GIFLE ÉROTIQUE

Le problème dont parle la brune (et piquante et romantique à la fois) Fémi Benussi, est celui-ci : devenu son amant, l'étudiant continue de la juger. Assez sévèrement. Il se rend compte que la jeune femme, toute savante et pleine d'idées fortes qu'elle soit, n'est, au fond, qu'une bourgeoise qui se trahuit elle-même. Il ne le lui cache pas : il sait fort bien qu'elle ne rêve que d'une chose : devenir sa femme, et qu'ils forment un couple enfermé dans l'amour. Lui, par rapport à cette forme de passion exclusive, se sent plus libéré. Un jour, dans un café de la poétique cité, il jette ses quatre vérités au visage de la jeune femme. Elle a beau prôner les libertés de l'individu, elle est incapable de les mettre en pratique. Et, pour prouver la vérité de ces dires, le garçon inflige à celle qui l'adore une sortie de « gifle érotique ». Il l'oblige à se livre, sur un Apolon du cru, avec une violence à laquelle elle cède, à des complaisances que l'on ne peut guère décrire, sans risquer de ne plus voir « jusqu'où on peut aller trop loin », selon Cocteau.

Il y a, bien entendu, une part de satire sociale dans ce film de Bénazéraf, qui se penche sur le problème de la liberté individuelle, de l'agitation gauchiste, des tabous où l'on sent une antique cité enfermée, alors que les jeunes couches luttent contre. Cela est vu par flashes violents, réalistes — où le cinéaste parvient à nous faire part de ses théories personnelles, lesquelles ont l'anticonformisme que l'on sait. Il est servi par l'interprétation de Fémi Benussi, à la sensualité agissante, à la sensibilité riche et un peu ombrageuse : ce rôle doit préluder, pour la jeune vedette, à des personnages plus fouillés que ceux qu'on lui confie d'habitude. Half Hervé, dans son interprétation de l'étudiant, réalise ce que l'héroïne attend de lui, dans la dimension rêvée, et fait un très vraisemblable étudiant gauchiste : note juste.

Telles des esclaves au marché,
ces femmes sont soumises à un examen humiliant...
Elles sont là, en rang, stoïques
vouées à l'esclavage comme au
bon plaisir et aux brutalités de leurs
bourreaux une seule idée en elles ;
fuir cet enfer du sexe et de l'humiliation.

DEUX JEUNES FEMMES, DEUX AMÉRICAINES, ONT VOULU ÊTRE ENFERMÉES DANS LE CAMP DE LA MORT LENTE. CE SONT DEUX RÉSISTANTES CAMOUFLÉES. RÉSISTERONT-ELLES AUX ABERRATIONS, AUX CRUAUTÉS QUI SE DÉCHAINENT AUTOUR D'ELLE ? TELLES DES ESCLAVES AU MARCHÉ ELLES SONT SOUMISES A UN EXAMEN HUMILIANT. POURRONT-ELLES ARRÊTER LE DESTIN QU'ELLES ONT MIS EN BRANLE. PAR HÉROÏSME ?

Le camp Spécial N° 7

DEUX HÉROÏNES TRAGIQUEMENT SUBISSENT LES VIOLENCES NAZI

par Rita MORELLI

Ce garde-chiourme nazi soupçonne Célia de double-jeu...

L'authenticité de plusieurs séquences de ce film, d'un effet sans précédent, vient sans doute du fait que ses interprètes ne sont pas des professionnelles. Les jeunes femmes qui ont tourné « Le Camp Spécial N°7 » étaient d'abord convaincues de ceci : elles dénonceraient à leur façon, plus de trente ans après, les cruautés, les abus, les monstruosités que connurent la plupart des incarcérées des camps de concentration, ne serait-ce que sur le plan sexuel. Le réalisateur R.L. Frost trouva des Américaines n'ayant pas froid aux yeux, capables, devant la caméra, de revivre certaines affres d'autres femmes qui furent des « héroïnes de l'ombre. »

En effet, les deux protagonistes de ce « Camp Spécial N°7 » sont, en fait, des résistantes pas tout à fait comme les autres. Elles travaillent, contre les Allemands, pour l'État-Major américain. Elles contactent d'abord des,

chefs militaires, puis, jugées aptes pour les terribles services que l'on attend d'elles, sont dirigées par des filiales spéciales vers la France. Là, déguisées bien entendu, prenant l'aspect de filles du maquis, d'adversaires politiques du régime hitlerien, elles font en sorte de se laisser prendre par les S.S. : leur but est de permettre la délivrance de femmes emprisonnées, comme elles politiquement liées à la Résistance, et de fournir en même temps des renseignements sur l'organisation des camps de concentration. Dès que les nazis ont la main sur elles, nos deux Américaines attentives à bien mener leur mission, ouvrent l'œil, acceptant opprobre humiliations, provocations dérisoires. Traitées moins bien que des esclaves, des ilotes, elles savent déjà ce qui les attend , servir de jouer aux divertissements de leurs gardiens, des officiers, des nazis de passage : subir le bon plaisir — et les mauvais traitements — d'hommes dont l'instinct de cruauté a été attisé par la guerre

Elles savent, en plus, que toute révolte est inutile — que la moindre incartade ne servirait qu'à les rendre suspectes. Bien qu'elles aient le cœur broyé à voir les supplices subis par leurs sœurs en misères, le terrible exil où se trouvent les déportées, elles ne peuvent leur témoigner de la sympathie qu'en cachette. Mais le pire de tout, sans doute, est de céder aux mâles qui se ruent sur elles, dans le but non seulement de satisfaire leur instinct, mais aussi de les écraser de mépris.

On se souvient que l'héroïne du film « Portier de Nuit », si bien incarnée par Charlotte Rampling, connaît les mêmes affres. Elle finit même perdant la tête, par être impressionnée, dans sa chair et sa mémoire, par les voluptés tragiques auxquelles on la soumet : son destin fera naufrage à cause de cela. Cet état de délabrement moral, de détraquement physique où se trouve l'héroïne de « Portier de Nuit » impressionna si vivement la censure italienne que le film fut banni des écrans italiens , mais son succès partout est immense il est, psychologiquement, entièrement valable.

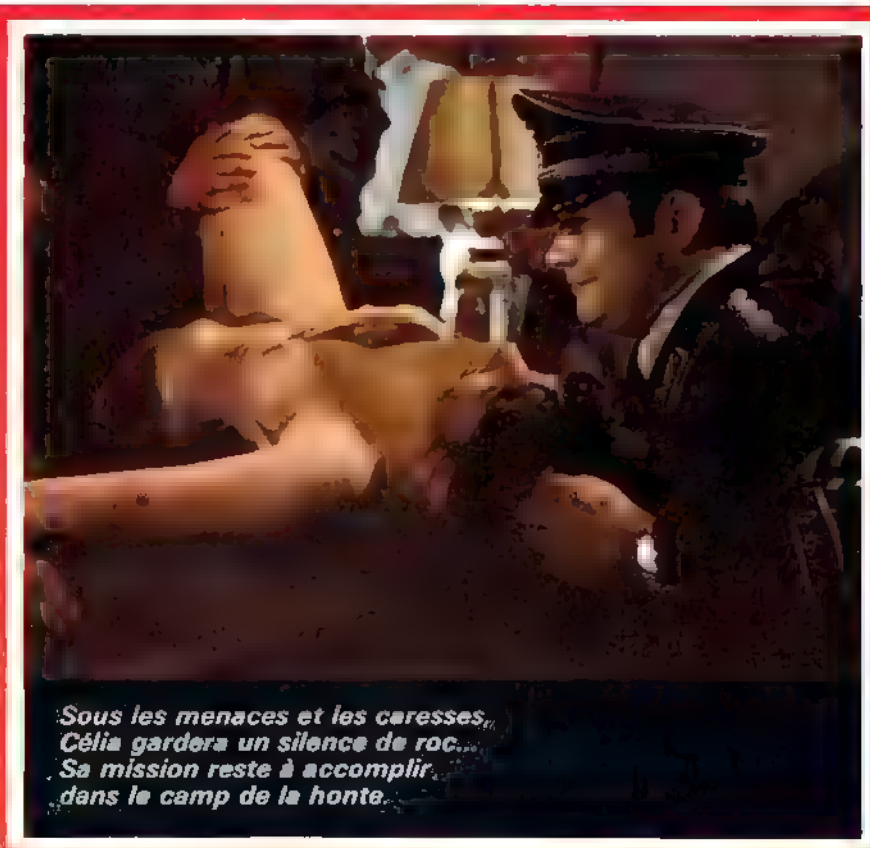
Les deux Américaines du « Camp Spécial N°7 », elles ne perdent pas la tête quels que soient les sévices qu'elles essuient. Leur chair violentée, fouaillée, ne sera jamais vaincu par leurs adversaires , elles savent bien que seule la mort pourra les faire renoncer à leur mission, à leur foi plus forte

Que faire, le plus souvent, que d'assister impuissantes aux tortures de leurs co-detenues, en sachant que leur tour viendra d'être obligées de céder aux brutes ?

De ces abus, de ces perversions, le film de R.L. Frost ne nous cache rien. Sa caméra, impitoyable, capte la révolte puis la soumission des malheureuses du Camp N°7. Document outré, pas trop démonstratif ? Non, puisqu'on sait que la réalité, entre les années 40-44, a bien souvent été plus violente, plus criminelle encore.

Parfois, l'une des femmes du Camp, moins mal en point qu'une autre, fait en sorte de pouvoir consoler les victimes les plus meurtries. Mais, vite, quelque geôlier met fin à ces douceurs et intervient pour prendre part à des attendrissements qu'il n'admet guère, hors de sa présence. Et ce sont les chambres de torture, le « secret », les terribles nuits d'exil de celles qui, punies, châtiées, croient, dans la solitude, leur dernière nuit venue. La petite mort à chaque aube, dans le frémissement de la peau révulsée...

Rita MORELLI.



VAMP VENENEUSE OU REVE DERISOIRE
une révélation INGRID CAVEN

Ingrid Caven évoque parfois, a s'y méprendre, l'éternelle Marlène

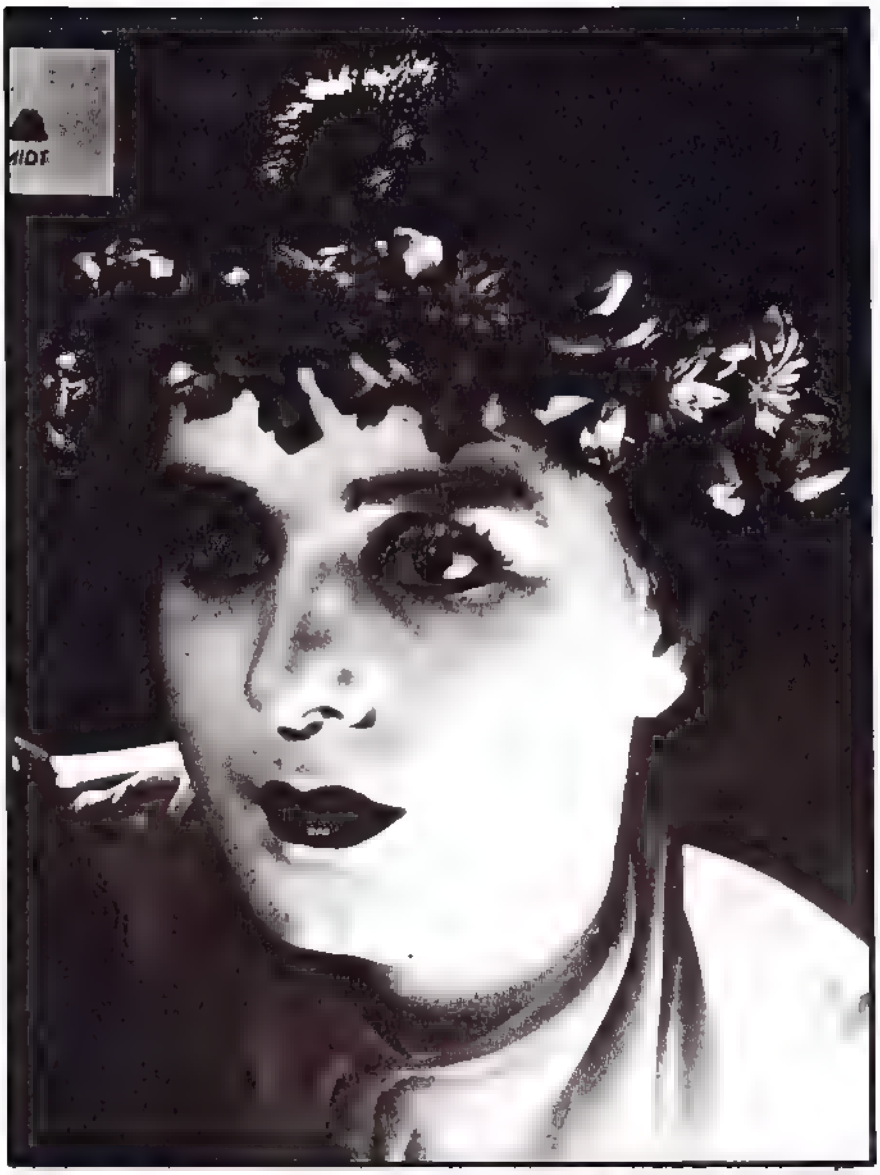
Le film de Daniel Schmid est curieusement « kitsch » avec sa nostalgie des années 30

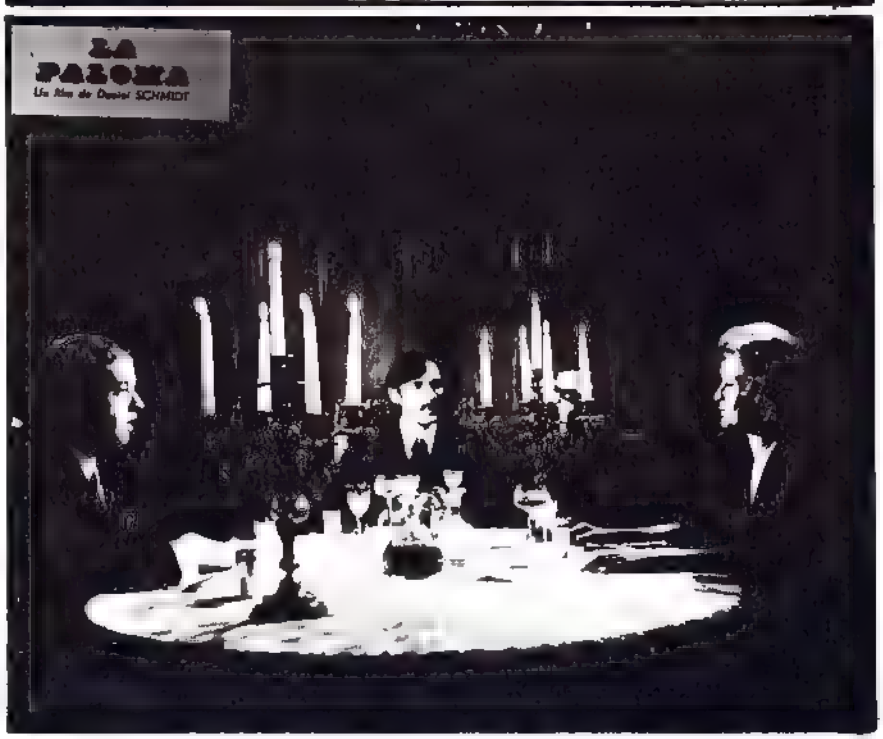
Qui est la Paloma ? Une sorte de chanteuse de beuglant, qui dans une pénombre qui l'idéalise plonge ses auditeurs dans une sorte de rêve. Elle tient, on l'a dit et rien n'est plus exact, de la Marlène Dietrich de « l'Ange Bleu », de l'elfe comme impondérable que fut Lilian Harvey, vedette des années 30, et de toutes les vamps sirènes dont le cinéma muet fut l'évocateur décor. La Paloma, dans le film de Daniel Schmid, c'est Ingrid Caven, une actrice allemande qui se fit d'abord remarquer dans la « Salomé » d'Oscar Wilde, puis, devenue l'épouse du cinéaste R. W. Fassbinder, fit cinq films avec lui. Après quoi, on la vit dans « La Malibran » de Werner Schroeter et « Le Roi Louis II de Bavière », de H. J. Syberberg. Ingrid Caven semble l'émanation d'un rêve baroque ; elle ne redoute pas les maquillages outranciers ; les robes styles « vénéneux », les attitudes stylisées. Elle charrie avec soi, dans sa blondeur, toute une nostalgie, toute une imagerie chère à certains cinéastes qui retrouvent dans l'avant garde actuelle la magie d'un cinéma ancien au climat poétiquement suggestif

Après un riche mariage sans amour, la Paloma (Ingrid Caven) traîne son ennui dans des hôtels somptueux, dont le style rococo s'accorde avec son cérémonieux conjoint (Peter Kern)

Le film de Daniel Schmid fut programmé cette année à la semaine de la Critique du Festival de Cannes, et obtint un vif succès dans de nombreuses compétitions. C'est qu'un charme tout à fait à part s'en dégage, à la fois désuet et profond. La Paloma, qui semble s'en aller de la poitrine, sera aimée par un homme très riche qui la laisse indifférente. Mais, sur le point de mourir, croit-elle, pourquoi ne pas lui accorder sa main ? Nous la retrouverons, au côté du millionnaire, dans une villa d'une somptuosité rococo, non loin d'un lac italien. La Paloma, qui a renoncé à chanter, se laisse adorer. Mais son cœur, semble-t-il, est mort. Elle n'éprouve peut-être qu'indifférence pour l'époux que le destin lui a donné. La preuve de cette froideur ? Elle nous est faite quand la jeune femme entend se donner à un camarade de son mari, venu en séjour chez eux. Elle se conduit en trompeuse, et sa duplicité fait presque horreur au jeune homme. Or, la Paloma, que nous avons cru guérie, ne tarde pas à mourir. En rendant le dernier soupir, elle impose à celui qui sera son veuf un vœu atroce : il devra la dépecer dans son cercueil.

La grandiloquence d'un tel scénario est, bien entendu, entièrement voulue. Le côté roman-feuilleton qu'on y trouve a été soigneusement développé par le réalisateur. Daniel Schmid nous avertit : « Les clichés nombreux et communs ont été choisis consciemment. » « La Paloma » est un film sur une relation, sur quelque chose que l'on ne peut pas représenter dans la réalité. Le titre pourrait aussi bien être « La Traviata », « Loulou », ou « La Habanera ». J'ajoute que mon film traite de l'amour sous l'angle de la fiction complète. » Schmid conclut : « La Paloma » entre en scène avec tout l'accoutrement excentrique et dérisoire d'une star déchue, au sens étroit du mot. En d'autres termes, elle ne joue pas simplement — elle ne tient même pas un rôle de façon parfaite — elle devient un objet esthétique, indépendant, inutile et, en même temps, inoubliable.





Le mari de la Paloma, dans leur étrange villa, reçoit son meilleur ami (Peter Chatel) Infidèle, elle jette son dévolu sur lui.

"LA PALOMA" un film de Daniel SCHMID, une co-production Franco-Suisse "Citel Films Genève" ; Artco Films Zurich ; les films du Losange Paris avec : Ingrid Caven (la Paloma) ; Peter Kern (Le mari) ; Peter Chatel (L'amant) ; Bulle Ogier (La mère).

Dans la Paloma, Bulle Ogier joue les mères nobles.

Sur son lit de mort, la Paloma demandera à son époux de lui faire une monstrueuse promesse. En cela, elle se révèle démoniaque...

UNE fois la chanteuse morte, le spectateur se demande si son vœu monstrueux sera accompli par celui qui l'a tant aimée – sans être payé de retour. Notre stupéfaction est de constater que oui. Daniel Schmid passe ainsi de l'expressionnisme à une sorte de fantastique, de sur-réalité outrée ; mais nous entrons captivés dans ce monde étrange, à la fois avec effroi et curiosité. Le film a un grand potentiel d'originalité dans la façon lente, fatidique, symbolique dont il est mené, et dans ses outrances bizarres Parlera-t-on de cinéma décadent au sujet de « La Paloma » ? Sans doute. Mais il s'agit, avant tout, d'une sorte de film « kitsch », qui nous séduit en nous dépaysant dans une époque dont nous ne connaissons le grand charme que par ouï-dire.

Peter Kern, qui joue le mari cérémonieux, épris comme un chien fidèle de celle qui lui échappe — et n'est peut-être, après tout, qu'une illusion — est tout aussi remarquable que la vamp Ingrid Caven.

Autre singularité du film : Bulle Ogier dans le personnage de la belle-mère de la Palome. Bulle s'en tire, à son habitude, avec un freint sérieux qui ne manque pas de piquant.

Gérard DELROY.

Le jeune réalisateur Samy Pavel qui, connu comme acteur de théâtre et de cinéma, signa déjà « Les deux saisons de la Vie », présenté au Festival de Venise.

Que se passe-t-il dans « Miss O'Gynie », dont le climat rappelle quelque peu Proust et ses « jeunes filles en fleur » aux goûts peu orthodoxes ? Samy Pavel répond :

Martine Kelly un « ouragan » fait charme. Et, déjà, la carrière la plus prometteuse.

- Une jeune femme arrive dans un univers de garçons. Elle jouera tour à tour la séduction, la soumission, la détresse, incarnera les éternels mythes féminins, Marilyn Monroe, Marlène Dietrich. Les deux hommes, homosexuels, seront tour à tour charmés, irrités, subjugués, dégoûtés. Ils finiront par se remettre en question, et puis tout reviendra dans l'ordre jusqu'à la prochaine apparition de leur invitée. Miss O'Gynie — Anne — explore un univers étrange et sophistiqué, où les sentiments sont dissimulés par les maquillages, les angoisses par certains jeux érotiques.

Miss O'Gynie » est un film d'amour, un amour fragile et destructeur. Une histoire qui ressemble à notre époque.

— Il est arrivé qu'on reproche leur manque d'audace aux jeunes cinéastes belges. Avez-vous tenu à donner un démenti à cette opinion ?

J'ai tenté de franchir une nouvelle étape avec un sujet tabou, de front et en m'efforçant de garder une continuelle justesse de ton. Le sujet peut se résumer ainsi : trois êtres apprennent à s'aimer, tout en s'entre déchirant et en s'envoûtant. Les héros se donnent le droit de vivre ce qu'ils sont au plus profond d'eux-mêmes d'assumer leur sexualité.

A qui, plus particulièrement, selon vous, s'adresse ce film ?

— A ceux qui refusent de voir la réalité où elle se trouve, en particulier. Si troublante, si bouleversante, si inattendue soit elle. Je sais que Miss O'Gynie et les Hommes Fleurs dérangera certains

Miss O'Gynie et les Hommes Fleurs

Samy Pavel, sous les traits de Richard Leduc et de Niels Arestrup, n'a pas craint — dans « Miss O'Gynie et les Hommes Fleurs » — de s'inspirer d'un sujet réputé « tabou »

Niels Arestrup est troublé par la présence, dans le huis clos où il vit avec son ami, de la radieuse Martine Kelly

Un soir, Miss O'Gynie (Martine Kelly) se glisse dans le lit de Pierre (Richard Leduc) Sa curiosité est plus forte

Fiche technique

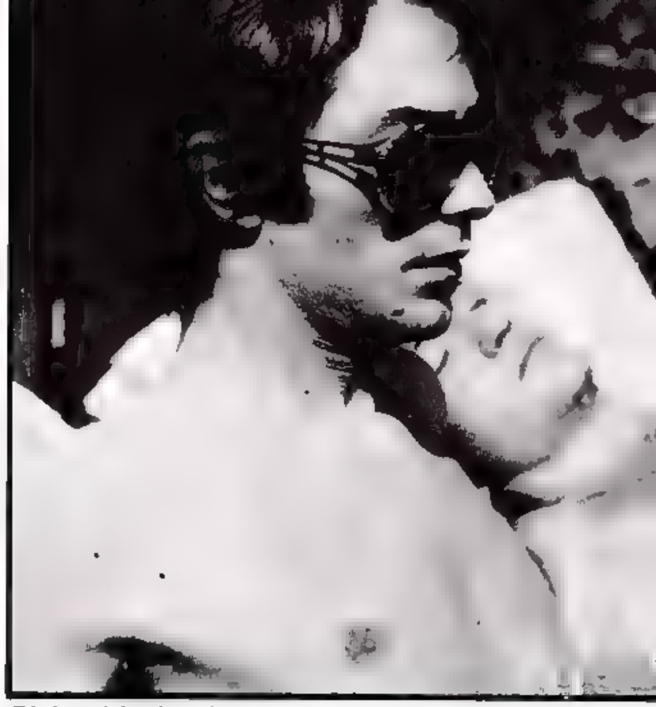
Un film de Samy Pavel avec Niels Arestrup ; Martine Kelly et Richard Leduc. Une production Belge produite par Bleu Films/Belgique.

Le triangle eternel mais trace comme on n pas l'habitude de le voir C est photographié dirige mis en scene avec une rigueur et une sensibilite assez exceptionnelles le geste d une main isolé qui prolonge la melancolie d un mot des regards en gros plans que l on n oublie pas

ELLE

Miss O Gy e et es hommes fleurs analyse avec discretion des situations indiscretes La age et la peur de vivre empoignent les personnages
Samy Pavel a echappé aux pieges qui auraient pu lui être tendus Il ne s agit pas d une œuvre racoleuse encore moins soucieuse d apologie L auteur s est contenté de nous de montrer que dans tout acte fait hors des mesures habituelles il peut y avoir une part de dechirement d estime reelle de la chair et de l esprit et l âme a toujours son mot à dire dans chaque destinee même lorsque la nature se d ve

LA DERNIERE HEURE



Richard Leduc fut l'interprète de « Paris n'existe pas », de Robert Benayoun, dont il jour le nouveau film : « Je serai sérieux comme le plaisir » avec Jane Birkin.

Martine Kelly et Richard Leduc (comédien bien connu en France et qu'on a vu dans le « Paris n'existe pas » de Benayoun) ainsi que Niels Arestrup, familier des planches d'avant-garde et qui révèle une « nature » à l'américaine, une sorte d'animalité tourmentée, ont tourné le film de Samy Pavel en participation, parce qu'ils y croyaient, de même qu'aux recherches qui ont présidé à la mise en scène. Une des dominantes de l'éclairage est un violet bleu-gris situé entre Renoir et Van Dongen. Les prises de vues eurent lieu à huis-clos, à Rueil-Malmaison, dans le pavillon de deux grands comédiens français, vedettes aussi du cinéma muet : Colona Romano et Alcover. Là, tout est souvenirs du passé, bibelots, affiches, meubles, dans une atmosphère qu'apprécièrent Sarah Bernhardt, le poète Verhaeren et même Auguste Renoir. Les extérieurs, tournés à Camaret, Bretagne, dans un lieu qu'avait élu Antoine, l'un des précurseurs du théâtre moderne, sont d'une extrême beauté et ajoutent à la magie du film, qu'on a dit « photographié, dirigé, mis en scène avec une rigueur et une sensibilité assez exceptionnelle », ce qui est exact.

Gérard DELROY

Une animalité tourmentée, [illegible] se présente le jeune [illegible] Niels Arestrup.

GLENDA THOMPSON
VOUS RACONTE

FILLES EXPERTES EN JEUX CLANDESTINS

Le début de ce film m'a fait frémir : nous sommes dans un trou de province, la nuit. Une ombre se glisse dans l'ombre, et pénètre dans l'étude du notaire. Motif : s'emparer d'un testament, autour duquel s'exaspèrent toutes sortes d'avidités.

Le lendemain, nous voyons une fort jolie fille, Rolande, débarquer dans la bourgade. Rolande est étudiante en médecine, et elle vient prendre son poste de garde-malade auprès du Comte de Beaupré, qui habite le domaine de Malesort, proche du village. En chemin, Rolande fait la connaissance du docteur Renard, qui s'offre à l'accompagner. Et quand je vous aurai dit que Rolande est personnifiée par Valérie Boisgel, aux yeux dorés, et le médecin par le blond Bob Asklof, vous imaginerez sans peine ce qui va survenir entre eux : le coup de foudre.

Toutefois, dès son arrivée dans la vieille demeure, la jeune femme se sent inquiète. Malesort n'est pas un séjour idéal, loin de là, ni de tout repos. Les nuits y sont troublées par des apparitions à vous donner la chair de poule, et l'on sent, sous-bois, des présences maléfiques. « Dans quel piège suis-je tombée ? » se demande Rolande, qui n'oublie d'ailleurs pas le séduisant toubib.

des filles expertes

Sabbat nudiste

QUEL cauchemar, proche d'ailleurs de la volupté, connaît nocturnement la garde-malade ! Le parc est peuplé de sorcières ; elles viennent, dans le plus simple appareil, la réveiller en sursaut. Que faire — sinon avertir Renard ? Et, par la même occasion, se donner à lui, avec une frénésie qu'explique l'état moral de Rolande, après toutes ses insomnies ?

Renard goûte fort cet abandon si spontané. Hélas ! Les plaisirs sont toujours trop courts et les sortilèges reviennent, plus obsédants. De plus, le Comte est un malade fort exigeant. Et puis, il y a Reginald, le majordome, un personnage qui vous donne la frousse et vous fascine en même temps. Quand Rolande sent son regard sur sa peau, elle est prête à défaillir. Quel être étrange ! Moi-même à son apparition sur l'écran, je me sentais toute frémissante, dans mon fauteuil. Tout comme Rolande — ou Valérie — j'avais l'impression de vivre en rêve.

En fait, c'est un rêve assez agréable tant qu'il s'agit de rencontres au cours desquelles le libertinage va bon train, et quand le « sabbat nudiste » s'achève en un harmonieux acte d'amour. Mais il y a autre chose : l'horrible maléfice qui veut que la sorcière Peretta, dont le spectre est des plus indiscrets, vienne troubler la fête, quand bon lui chante. Tout compte fait, Rolande préfère se promener au bord de la rivière, où elle apprécie la rencontre de Gertrude, avec qui elle prend des bains disons très complets, et fertiles en surprises. C'est Gertrude, fine mouche, qui permettra à Rolande de découvrir la clé de l'énigme où elle se trouve. Celle-ci démasque ensuite les personnages sans scrupules, et pires, qui sont sur le point de s'emparer d'une fortune quasi fabuleuse.

Un sadique déchaîné...

Mais, en dévoilant les mystificateurs, Rolande encourt le risque de mort. Ils la feraient certainement passer de vie à trépas sans l'intervention du docteur Renard. Après une bagarre en règle, il réussit enfin à arracher la jeune femme aux griffes d'un satyre (ou d'un sadique, au choix) qui se déchaîne sur ses formes ravissantes. On a tremblé... on respire ! Grâce à Renard, qui a eu du flair, nous verrons le château de Malesort s'ouvrir à la joie et à la paix, après plus d'un siècle de malédiction. Ouf !

Quand à Rolande, elle épouse Renard comme il se doit. C'est un maître — en tout. Et, avant que le mot fin ne surgisse sur l'écran, nous aurons encore une fois l'occasion de nous rendre compte. Toute réflexion faite, après avoir vu « Filles expertes en jeux clandestins », je ne bouderais pas à passer une bonne quinzaine de vacances à Malesort, le bien nommé, avec ou sans le docteur Renard, mais plutôt avec lui...

G.T.

FILLES EXPERTES EN JEUX CLANDESTINS

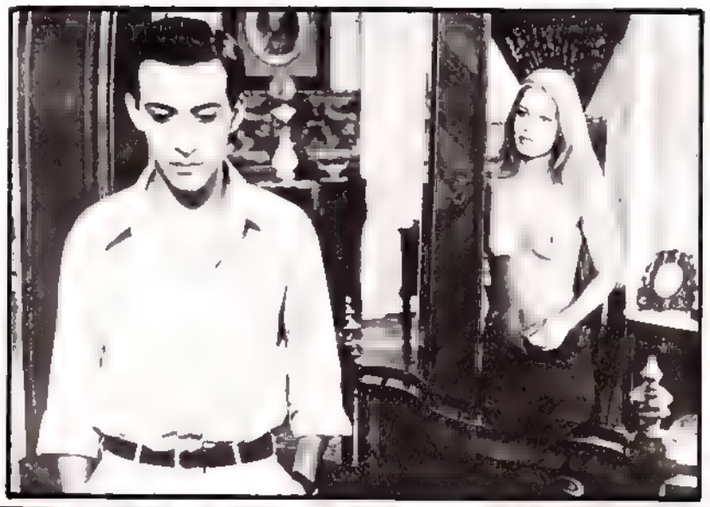
Un film de Guy Maria,
avec : Valérie Boisgel (Rolande) - Bob Asklof (Renard) - Olivier Mathot (Reginald) - Marcel Charvey (le Comte) - Catherine Laurent (La Perrotte) - Hervé Watine (Hugo).

L'INITIATRICE

L'INITIATRICE

Un film de Sergio Martino
auteurs : S. Martino, S. Scavolini, F. Popoli.
avec : Suzan Player (Sonia, la cousine) - Riccardo Cucciolla (Nico, l'oncle) - Fiorella Masselli (la tante) - Alfredo Pea (Fredo, le cousin) - Rosalba Neri (la servante) - Claudio Nicastro (camarade de Fredo) - Hugh Griffith (le parent noble).

Carlo Ponti lui-même a tenu à produire et à présenter ce film « érotique », mais d'un érotisme de qualité, et présentant un tableau de mœurs « à l'italienne » d'une grande vérité. La « cousine charnelle » (Cugini Carnali) jouée par Suzan Player va semer — avec infiniment de charme et de fraîche sensualité — la perturbation dans une famille bourgeoise, très provinciale, où les principes établis ne sont, en réalité, qu'apparences hypocrites vacillant elles-mêmes sur des habitudes inavouées parce qu'inavouables. Avec efficacité, la cousine de la ville va s'ingénier à faire comprendre à un jeune parent que l'amour est une chose normale, et non le fruit d'une obsession. L'Anglaise Suzan Player est tout à fait convaincante dans le rôle, grâce à son éclantante beauté et à son talent. Mais cédons-lui la parole, puisqu'elle nous conte elle-même le film de Carlo Ponti et Sergio Martino.



SUZAN PLAYER VOUS RACONTE « L'INITIATRICE »

Je ne vous l'apprends sans doute pas : vous savez qu'une jolie fille, très libre dans sa façon d'agir et sa tenue, fait toujours sensation dans certains coins reculés d'Italie ou de Sicile. Là, les gens vivent encore comme au début du siècle. Aussi, moi, Suzan, je fais scandale quand j'arrive en mini-short chez mon oncle, professeur dans un trou de province. Motif de ma venue ? Comme j'ai très mal travaillé au bahut, en ville, mon père a jugé que des leçons particulières, de la part de mon tonton, ne pourraient m'être que

Un professeur terriblement voyeur..

de Sergio MARTINO.

salutaires. Mais quelle antiquité, cette famille ! Mon oncle oblige encore mon cousin Fredo à porter des culottes courtes ; lui-même a l'air d'une vieille gravure de mode rococo. Ma tante, une matrone sur le retour, vit elle-même au temps des diligences. Vraiment j'ai envie de secouer tout ce pot-au-feu, prétentieux d'ailleurs. Mais comment mes parents de province se douteraient-ils, à voir mes prunelles innocentes, que j'ai déjà jeté mon slip par-dessus mes cahiers ? A leurs yeux, je suis une fillette naïve, un peu poussée en graine. Et pourtant dans ce milieu où rien ne semble se passer, je vais en apprendre, des choses !

D'abord, je me rends vite compte que cousin Fredo, avec ses airs de séminariste, adore me lorgner quand je prends mes bains de soleil, nue comme Eve, dans la proche nature. La vue de mon corps tout doré lui tourne le sang. J'apprends que ce garnement m'adresse en cachette une très suggestive chanson, qu'il susurre : « Douce Lesbia — Amour de mes songes — Neuf fois je te prendrai — Neuf fois je t'aurai. « Pas moins ! Cela m'amuse, bien sûr, du haut de mes expériences. Quant à ma tante, elle a aussi de singulières manies. Un soir, je la supprends, à admirer sa poitrine, plus qu'opulente, dans son miroir. Quant à mon grave maître d'école d'oncle, il a des plaisirs plus raffinés. Par exemple, il adore assister au bain de la fille aînée de la servante de la maison ; il se délecte du spectacle, le vilain voyeur. D'ailleurs,

la servante elle-même, une très belle fille, je dois dire, et qui n'a pas froid aux yeux ni au reste, ne lui refuse rien. Quelle famille ! Cela me fait souvenir de cette phrase de je ne sais plus quel classique : « O Province, tu dépasses tout ce que l'on dit de toi ! » D'ailleurs, je m'ennuie ferme, dans ce trou, malgré la nature magnifique, et la mer proche. C'est justement en me baignant que je fais connaissance du beau Claudio, un pur sang celui-là, un camarade de Fredo. Mais le malheureux Fredo, qui se dessèche de désir pour moi, ne tardera pas à être jaloux de Claudio, aux conquêtes nombreuses. J'ai grand mal à les séparer, quand ils en arrivent aux extrémités. Enfin, peu à peu, je me rends compte de cela : le gentil Fredo, tout godiche qu'il soit, ne m'est pas indifférent. Et pour lui faire plaisir, je suis bonne âme : je renvoie Claudio, tout échauffé, à son régiment de cavalerie, car il est dans l'armée... Autre chose me conseille de m'intéresser à Fredo : un riche parent titré, sur le point de mourir, exige qu'il ait jeté sa gourme s'il veut hériter de sa fortune. Mon oncle et ma tante se font un souci monstre : comment dépraver leur fils, pour faire plaisir à ce despote, à la volonté incongrue ? Fort heureusement je suis là, avec ma petite idée de derrière la tête. L'essentiel, c'est de faire passer Fredo des désirs à l'acte.

L'INITIATION

C'est terrible comme les préjugés tiennent chez certains garçons. Leur pudeur est elle qu'ils ont même honte de montrer comment ils sont faits, ce qui est idiot, étant donné non seulement que Dieu a créé l'homme à son image, mais que la nature, c'est tout naturel après tout. Non ? Enfin, pour chauffer davantage Fredo, j'imagine de me déguiser en jeune fille d'autrefois, avec capeline, dentelles, bas noirs ; et là, mon cousin ne résistera plus. Je me livre à lui pantelante, avec une fougue aussi que peut expliquer le long temps d'abstinence subie dans cette province oubliée. Et je vous assure que Fredo, en me prouvant sa flamme, ne me déçoit pas. Je suis aussi comblée que la Lesbia de la chanson. Nous oublions tout ! Les domestiques qui peuvent nous surprendre. Le retour possible, après tout — à l'improviste — de mon oncle et de ma tante, que j'ai éloignés à l'aide d'un faux télégramme. J'entends que mon initiation de Fredo soit parfaite, et elle l'est.

Soudain, patatras ! Ma tante et tonton surgissent, et nous trouvent là, à faire des folies dans ce lit. Mais je sais déjà que leur courroux ne durera pas : n'ai-je pas tenu auprès de leur fils, l'emploi que le riche parent moribond aurait souhaité que je tienne ? Désormais, mon cousin aura droit à l'estime du vieux despote, et au titre de noblesse qui lui revient de droit, en même temps.

De toute façon, Fredo initié, je me trouve à un tournant de mon destin : vais-je rester dans la vieille demeure et, peut-être, devenir sa femme ? M'engloutir dans la vie de province, avec un tout jeune mari énamouré ? Non. Ce n'est pas là mon genre. J'ai accompli mon œuvre — et bien. Ce que je veux, c'est la liberté. Alors, clandestinement, le lendemain matin, alors que la maisonnée dort encore, je monte dans le taxi que j'ai appelé à l'insu de tous.

Adieu Fredo ! Tu ne m'oublieras jamais, moi, ton initiatrice. A moi la grande ville, et d'autres amours...

FLASHESCINÉMA

LE SAVIEZ VOUS ?

Anna Karina, pour « l'animale », son deuxième film de réalisatrice, rêve de mettre en scène des femmes d'âge et de condition bariolés : une ouvrière, une assistante sociale, une prostituée, une comédienne, toutes affrontant les problèmes de la maternité. En attendant de le réaliser, Anna tourne, en vedette, « l'Assassin musicien » de Benoît Jacquot.

Jack Nicholson, qui fait tandem avec Faye Dunawat dans « *Ville chinoise* », *le dernier Polanski (champion-recettes aux U.S.A.) déclare : « Jack est de ces hommes qui vous prouvent combien la simplicité virile est accablante, poussée à un certain degré ! » Quant à Nicholson, il n'aurait pas plus d'indulgence pour Faye que Robert Redford n'en a eu pour Mia Farrow, dit-on, durant le tournage de « Gatsby ». Mais il paraît que tout cela ne fut que ragots.*

Jeanne Moreau partenaire de Terence Stamp : un régal pour les connaisseurs. Jérôme Laperrousaz a terminé, avec elle, un film commencé dans le désert éthopien : « Pleurs ». Il s'agit d'un science-fiction, où l'on voit un comédien, ayant appris le suicide de sa fille, parvenir à retourner dans le passé pour le revivre.

Barbara Streisand acceptera-t-elle cette dure tâche : interpréter *la romancière Colette dans le film que met en chantier Ray Stark, lequel vient de diriger Barbara dans « Funny Lady », suite de « Funny Girl » ? Titre de cette biographie de l'auteur du « Blé en Herbe » : « La Difficulté d'aimer ». On y retrouvera des personnages de la belle époque, dont Willy et Jean Lorrain.*

Gregory Peck-Ibn Séoud, après Anthony Quinn — Mahomet ! Pour incarner la tête de proue de l'actualité du pétrole, Gregory Peck s'est vu proposer un pont d'or qui passe par un certain canal. Il n'a pas dit non, semble-t-il. Six milliards d'anciens francs représenteront le coût total de la production.

Kim Novak is come black ! Nous reverrons l'affolante *blonde des années 60 dans « Il était une fois l'Amérique », de Sergio Leone et Sergio Corbucci. Elle y aura pour partenaires Robert Mitchum, Angel Aranda et Tomas Milian. Pour cette superproduction, Kim la rêveuse a consenti à lâcher pinceaux et chevalet : on sait que la peinture est désormais son grand amour, dans la propriété de Carmel, battue par l'Océan déchaîné, où elle vit en inspirée, loin des rumeurs de Hollywood...*

Belmondo (devenu co-producteur) et Henri Verneuil font de nouveau équipe pour « Peur sur la Ville ». « C'est l'histoire, dit Bébel, d'un gangster qui terrorise toute une cité, et je serai le policier qui veut lui faire rendre les armes ! Lutte à mort. Durée de tournage : huit semaines, en plein Paris ». Dans ce super-suspense, nous le verrons (entre autres prouesses) franchir le vide entre les wagons d'un train, et suspendu, au bout d'un filin de 300 m, pour foncer dans les vitres d'une fenêtre !

Marlène Dietrich, venue se remettre de son accident américain *dans son appartement de l'avenue Montaigne, à Paris, disait un jour à une amie :*
— C'est drôle ! Il m'arrive de revoir en rêve mes anciens films. Alors, ils sont extraordinaires, merveilleux, fascinants. C'est ceux-là que l'on aurait dû filmer.
Marlène est modeste, ses films, tels qu'ils sont, gardant déjà un pouvoir de fascination maximum !

Gérard Depardieu (Les Valseuses) se voit vieillir de soixante ans dans *1900*, le nouveau film de Bernardo Bertolucci. Il y incarne un paysan italien. « Je ne savais pas que sucrer les fraises, c'est tout un art ! » dit Gérard, que l'on attend dans « *Où vas-tu Pierrot ?* », de Claude Goretta, auprès de Marlène Jobert, — laquelle, le saviez-vous ? devient aussi productrice.

RITA RENOIR SE CONDUIT BIEN MAL

Dans « Le futur aux trousses », de la réalisatrice Dolorès Grassian, Rita Renoir — ex-reine du strip-tease et comédienne d'avant-garde des plus prisées — se conduit bien mal. Secrétaire du P.-D.G. Bernard Fresson, peu lui chaut de le scandaliser — et de lui donner chaud — en se campant ainsi sur son bureau, dans une pose digne du « Crazy-Horse ». Et ceci, en plus, sous le portrait de la propre épouse de son patron : Andréa Ferréol, qui semble d'ailleurs n'en avoir cure.

par Janine Freydefont

L'ESPAGNE A L'HEURE DU CHOC

Glenn Lee semble fort inquiet du sort de Blanca Estrada, dans « La Nuit de la Furie », noir suspense produit par Profilmes, qui, en Espagne, se spécialise dans les films de chocs. Les titres lancés par cette firme en disent d'ailleurs long : « Les yeux bleus de la poupée brisée », « Robin des Bois ne meurt jamais », « La Déesse sauvage », « Le Maréchal de l'Enfer », où Paul Naschy évoque le sanglant Gilles de Raus. Sont annoncés : « Exorcisme », toujours avec Naschy, « Le Pacte », et « Vacances sans cadavre », réalisé par Léon Klimovsky. L'aviez-vous deviné ? Ce dernier film est destiné à faire rire !

CINÉFLASHES ESPAGNE

Espartaco Santoni, que vous voyez ici avec Analia Gadé, a produit « Les Mélancoliques » et « Mille Millions pour une Blonde », précisément avec Analia ,très prisée en Espagne, « Cérémonie sanglante », avec Lucia Bose et Eva Awlin, « Peine de Mort » joué par Marisa Mell et Fernando Rey, « Journal d'une criminelle », etc. Pour cet automne, et sa nouvelle maison de production, Santoni a en chantier : « Les Spectres », avec Francisco Rabal, Richard Conte et Pilar Velasquez, et surtout « Le Joueur », en co-production avec l'Italie, où Terence Stamp reprend le personnage dostoviewskien si bien incarné par Gérard Philippe, auprès de Fernando Rey. Pour son projet : « Pepita Jimenez », il aimerait bien avoir Orson Wells, Ernst Borgnine et Ornella Mutti. Rafael Moreno Alba réalisera « Pepita Jimenez » après « Le Joueur ».

LA COUSINE ANGÉLIQUE

Malgré son prix spécial du Jury à Cannes et le grand talent reconnu à son réalisateur Carlos Saura provoque des remous en Espagne. On a sommé les directeurs de salles, à Madrid, de retirer le film de l'affiche ; on a volé une bobine dans une salle de projection, et on a caché une petite bombe dans un cinéma. Enfin, heureusement, cette agitation se calme, et le film en sort triomphant. Saura peut préparer à son aise, avec sa compagne Géraldine Chaplin, comme interprète, un nouveau film pour Elias Querejeta. Géraldine vient d'achever aux U.S.A. le dernier Aldrich.

Arabelle déclare : « j'ai tout fait »

Dessins de HODGES

VOUS NE PERDEZ RIEN EN VOUS DONNANT

(L'ART D'AIMER OVIDE)

Franco 35 F

Arabelle de Macaluffi, c'est une jeune beauté à damner davantage le Diable. Arabelle c'est un mélange, tout à fait explosif, de fraîcheur et de volupté. Dès qu'elle apparaît, provoquant complots, coups d'États intimes et coups de foudre sur sa route — si elle préfère, à toutes ses conquêtes, le beau Fabien d'Estrog, qui fomente contre Louis-Philippe la Révolution de 48 —, la réalité se change en une extraordinaire cascade d'aventures et de combats panachés de sensualité. En toute innocence, Arabelle est insatiable et elle croque les hommes à belles dents. Comme la *Femme assise* d'Apollinaire, Arabelle peut dire et dira : « J'ai tout fait ».

Ce roman picaresque, d'une audace continue et d'une désinvolture de ton exquise, tramé de gags en ricochets, ne laisse pas un instant en repos l'intérêt de la sensualité du lecteur.

Quels sont les complices d'Arabelle ? Deux poètes, romanciers, critiques qui ont fait leurs preuves en littérature.. Jean Breton est l'auteur des ensorcelantes *Chiennes*, dont un film vient d'être tiré ; poète, il a signé *Chair et Soleil*, *L'Été des Corps*, *Fouetté*, et de nombreux manifestes en faveur de la *Poésie pour Vivre*. Henri Rode, romancier salué par la meilleure critique et essayiste *(Les Passionnés modestes, Couche-toi sans pudeur, Marcel Jouhandeau, son œuvre et ses personnages)* a publié un recueil de poèmes : *Comme bleu et rouge foncé*, et s'est également spécialisé dans le cinéma et l'occultisme. Tous deux nous promettent, sous les traits de la même Arabelle de Macaluffi, d'autres romans tout aussi mouvementés et volcaniques. On rencontre Jean Breton et Henri Rode, non loin du clocher de Saint-Germain-des-Prés, à la direction de la même maison d'éditions.

EN VENTE DANS TOUS LES KIOSQUES
et par correspondance aux Éditions du Sénart
13, Av. de la République - EVRY 91000